

L'ATTENTE EST FINIE

Laurence

raconter la vie

Raconter ma vie, pour dire la tienne.

Depuis le 28 novembre 2007, je t'attends, je sais bien que c'est insensé : te voir vivante, palpable, présente. Je sais bien aussi que tu es là, pas loin quand c'est plus dur, tout près quand je doute.

La vie continue, la mienne. Je choisis les tissus, les fleurs, les musiques, seule. Je me demande toujours si tu aurais aimé. J'ai admiré tes goûts sûrs je me les appropriais, sans me poser la question s'ils étaient vraiment les miens.

Pour les livres, c'était différent : tu me raillais gentiment avec mes livres noirs et qui prenaient la tête ; toi ton truc c'était les polars historiques. Je n'ai pas réussi à en lire un seul.

Depuis le 28 novembre, après la douleur et la peine, il y a eu des sentiments mêlés, bizarres, mais je ne t'en ai jamais voulu. D'abord ce soulagement pour toi, je ne sais pas pourquoi, mais cette certitude qui me permet sans doute aussi d'accepter, qu'enfin quelque part : tu ne souffres plus.

Je me suis tellement persuadée, pendant toutes ces années, depuis notre adolescence, que cela pouvait changer, que le mal de vivre partirait, qu'un jour tu t'aimerais, te sentirais aimée comme ta folle exigence l'attendait de l'autre : ce qu'on ne sait pas, qu'on ne peut pas donner... Et toujours cette souffrance pour toi quand tu allais si mal, ces coins de mon cœur et de ma tête en alerte – permanents.

Sauf une fois, la dernière, je me rappelle : ce week-end de novembre, tu étais si pressée de venir nous voir depuis ma sortie d'hôpital, tu voulais être là avec nous tout un week-end. J'ai baissé la garde, sans comprendre ce week-end d'adieu. Tu avais sans doute tant besoin de nous voir, nous parler, me serrer dans tes bras, rire avec les enfants, avant de faire ce que tu avais décidé, calculé, planifié.

Tu es venue par le TGV en provenance de Lyon Part-Dieu, le samedi, en début d'après-midi. A. est allé te chercher en voiture à la gare de Saint-Pierre-des-Corps. Vous êtes arrivés à la maison. Je ne sais plus ce qu'on a fait, j'étais fatiguée. Nous avons réservé un restaurant pour le soir, tous les cinq : le Baccarat. Avant d'y aller, nous avons pris l'apéritif à la maison. Tu m'as offert mon cadeau d'anniversaire : un roman comme je les aime « côte

ouest ». Je n'ai pourtant jamais pu le lire, il est dans la bibliothèque, rangé sur la deuxième étagère, au fond, je sais où. Et puis il y a eu ton vrai cadeau, choisi par toi, rien que pour moi : un ours en peluche que nous avons aussitôt baptisé Fredo. Je me souviens de tes mots « pour qu'il te fasse des câlins très doux ». Je n'ai pas compris, j'étais bien, nous étions ensemble. Au restaurant, Nous avons ri à table, dit des bêtises dans la voiture en rentrant. On était heureux, toi aussi sans doute, malgré tout.

Le dimanche, 25 novembre, ta fête ; nous avons déjeuné à la maison tous les cinq. Après, plus tard, m'est revenue une conversation sur les hôtels : tu nous a dit ton rêve de passer une nuit dans un hôtel de luxe à Lyon. Je n'ai pas compris non plus. Un après-midi un peu triste, je ne sais plus pourquoi ; nous sommes allés sans les enfants à une séance de cinéma. Je ne sais plus si nous étions assises à côté et c'est ce qui m'inquiète, ce qui me ronge parfois : je crois que je ne t'ai pas serré la main, comme nous le faisons si souvent depuis l'enfance, dans les moments de suspense. Tu en aurais eu besoin, sûrement.

Et puis l'heure du départ, A. qui te raccompagne à la gare, le TGV retardé, je ne t'ai plus parlé depuis, tu es repartie.

Plus tard, A. m'a dit ta solitude et ton angoisse sur le quai de la gare : ton regard si bleu qui s'assombrissait, la peur qui peut-être te gagnait, cette souffrance que tu avais de rentrer à Lyon, d'aller travailler, ce travail qui avait été ta fierté quand tu allais bien, et qui te rongeaient, te renvoyait à ta honte de toi, ta perte de repères.

Et le mercredi soir, papa qui appelle de Lyon affolé : tu n'étais pas allée travailler, tu n'étais pas chez toi. A. fait le rapprochement : un sms reçu, le midi : « Je vous aime mais je ne peux plus. » Je comprends, enfin, trop tard : mes appels répétés au commissariat, pour dire, expliquer, oui, elle est majeure, oui elle fait ce qu'elle veut. « Je vous en prie, je sais qu'elle veut mourir ». Ils écoutent : « recherche pour disparition inquiétante ». Ce temps qui s'écoule, une éternité, pour moi une certitude, tu dors, quelque part, te retrouver. Et je ne comprends pas pourquoi tu ne m'as pas appelée, pourquoi le sms n'était pas pour moi. Tu m'as certainement préservée...

Jeudi soir, l'attente est finie, la chambre d'un hôtel de Collonges au Mont-d'or, la porte de la chambre forcée, tu dors : depuis mercredi, 12h30, après

ton sms. Tu ne te réveilleras plus. Ce gendarme, le vendredi à Collonges, si doux, si gentil : tu avais aussi ta peluche tigrée dans les bras, pour ne pas mourir seule peut-être. Sans doute as-tu senti quand même les câlins très doux. Après il y a eu la douleur des enfants, de tous ceux qui t'aimaient, les obsèques à organiser, ton chat, que nous avons gardé.

Les années passent, on construit, on avance. Un jour, on recommence à rire, pour des bêtises. Je parle de toi, souvent, j'essaie de ne pas être triste, c'est si difficile. Je veux aussi dire nos rires, nos joies, les moments heureux, les lieux. J'ai besoin d'aller à Caluire, être sur ta tombe, revoir ton quartier. Papa est mort l'an dernier, je lui en avais tant voulu de ne pas avoir su te donner la fierté et l'amour, est-ce que c'était de sa faute ? C'est trop compliqué, il a eu sa douleur aussi. Nous avons pu vivre près de lui après toi. Il n'y a plus de haine après ce gouffre qui aspire toutes les rancœurs.

Ce soir ma chérie, tu me manques, comme toujours, malgré toutes ces années.

Chacun a son lot de douleurs, de tristesses. Je sais aussi que la vie est là, présente, que les sourires des enfants, les amis, la famille sont des cadeaux. Je les prends, je les respire. J'essaie de mieux regarder les cœurs, les paysages, le vent dans les arbres. J'essaie aussi de bien vivre. Tu m'as tellement aimée. Le soir, quand tout est trop lourd, je prends Fredo dans mes bras, un câlin tout doux, que pour moi, avec toi.